

Yves Charnet

Vies fragiles
dans le soleil des choses

Pour Denis Tillinac

Un oncle saugrenu

Jean-Baptiste semble ravi de retrouver son oncle pour débiter, en rigolant, des gros mots. En l'absence de ses parents, il dégage ses rengaines paillardes. Aux passages les plus salaces, vous vous esclaffez, vacanciers imbéciles. Après le dîner, vos pitreries obscènes accablent le reste de la famille. Ses onze ans frondeurs sont une aubaine pour mon ennui. Vos galéjades contre l'angoisse. « J. B. » défie son frangin. Ils se cognent dessus jusqu'à l'heure de plonger, à Sainte-Féréole, dans la piscine municipale. Sous le réprobateur regard des grands-mères, je commente leur combat. Ces lutteurs fraternels n'aiment pas qu'on les sépare au nom des convenances. Encore une histoire grossière – avant de regagner, dans la grande cuisine, l'ordre du jour. Ils bondissent à d'autres barbaries. Leur drôle d'oncle feuillette, en poussant de maussades soupirs, des articles sur Diderot. — Je vérifie les pulsations de mon cœur qui bat trop vite dans cette cuisine vide.

Les deux maris

Le père de J. B. ne jure que par le tennis et la logique. Il faut de la constance à cet homo faber pour supporter mon idiotie : j'ai peur des chiens ; je ne sais pas conduire ; je me suis figé dans mon emploi de colérique boulimique ; j'arrive au déjeuner en pyjama sans avoir trouvé le courage de laver et raser ma graisse. Cet ingénieur n'aurait pas demandé mieux que de trouver en moi un partenaire pour le sport, un compagnon de bricolage, un amateur

de vacances sans histoires. Chaque été, nos repas réunissent une tablée de cadres qui comparent leurs performances en français. Ma belle âme se refuse à profaner le peu de sacré qui reste en fredonnant, avec ces fanatiques du four à micro-onde et de la carte à puce, des odes au progrès. Je me ridiculise en expliquant à ces techniciens ma panique devant la prolifération d'objets diablement sophistiqués. — « En maîtrisant la nature avec des machines, n'a-t-on pas provoqué cette réduction de l'âme à rien ? » Ma parole cherche vainement à faire voir, quand démarre le premier métro, des visages dévastés.

Dominique et moi ne sommes à l'unisson que lorsque nos femmes redeviennent deux sœurs. Jouant aux grincheux avec l'exorbitante note des tailleurs, chemisiers et autres chaussures en solde qu'elles rapportent, hilares, de leurs virées à Brive, nous pesons notre poids de balourdise devant la légèreté de leurs rires fous. Face au miroir de l'entrée, pendant les essayages, nos regards confondent les cuisses, les seins. Fascinés par ces chimères presque jumelles. J'ignore ce que Dominique peut bien confier à la fumée qui protège le silence où, la plupart du temps, il se réfugie. — Mon beau-frère a hier évoqué sobrement — un voile dans la voix rendait presque méconnaissable sa diction étrangement exténuée — l'enfance, ce malheur banal.

Paroles ébréchées

J'aime parler avec Armand. On l'entend marmonner sur la route quand il descend chez nous. Paroles ébréchées par son absence de dents. Un vieux chapeau coiffe de sa masse informe des mèches très blanches. Sa peau, cuite par les soleils, a la couleur de la terre par ici. Nous causons à l'ombre du tilleul. Armand vient chercher la débroussailluse. Voyant hier quatre vipères, il a pris peur. En 1938, tiens, il avait été salement mordu. Pas d'hôpital en ce temps-là. Jamais Armand n'aurait cru ça : lui, finir par craindre des vipères... Ah, vieillesse ! Il frappe la terre de son bâton. Je lui dis que le paysage (ce vert, Armand !) est beau. Il me regarde malicieusement : « Je l'ai plus vu, vous savez, que je le verrai. » Non ce n'était pas du travail, cette vie à la campagne. « J'aimais ça, levé dès cinq heures, aller voir mes bêtes. Au fond, je suis un paresseux. Un métier, je n'aurais pas supporté. Mais paysan, ça me plaisait... 1 800 francs de retraite par mois : autant dire, pas d'écart... Heureusement qu'on fait les lapins et les légumes. » Il rit dans la lumière bleue. Un bon mot, pour la route. Bientôt les actualités régionales. Armand se couche avec ses poules. Ce n'est pas qu'il dorme beaucoup. Depuis la mort de son fils. Les étangs, chez nous, ont mauvaise réputation. Armand

regarde Agathe en arrêt devant une limace : « Pas fait pour être enfermés, les gamins ! La vie, c'est dehors. » 18 h 30 : Armand remonte souper. Je pense aux êtres qui rendent innocents. — Le poème favoriserait cette connivence native avec des vies d'hommes simples – vies fragiles dans le soleil des choses.

La mue

C'est un des gamins que j'aurai vu grandir au hasard des vacances. Pendant les premières années qui suivirent le divorce de ses parents, Joseph partageait avec moi son enfance en souffrance. Les soirs où il était tellement triste, j'emmenais ce petit prince en promenade. Je ne sais trop ce que le jeune homme instable que j'étais alors pouvait apporter à ce gosse mélancolique. Puis Joseph a mangé son secret. Il n'a plus donné signe de vie à cet adulte que je faisais semblant de devenir. Tout juste m'admettait-il dans la fermette où, frappant le clavier avec violence, il exerçait ses talents de pianiste précoce. Depuis quelques années, les grands-parents maternels de Joseph tolèrent que son père passe de nouveau des vacances dans la maison de famille. Mon amitié volubile pour ce revenant m'a rouvert le cœur de l'adolescent.

Joseph s'est transformé en géant maigre, exhibant des *Nike* extravagantes – vêtu, volontiers, de fringues à l'effigie de Michaël Jordan. Rendue ridicule par une mue capricieuse, sa voix me raconte l'ennui du bahut, la veulerie des profs, les 400 coups à la cantine, le dernier CD de Terence Trent d'Arby, la stratégie d'Alain Prost au prochain Grand Prix, *Le Père Goriot* qu'il n'arrive pas à finir, *Les Visiteurs* vus cinq fois en pouffant comme un fou, les différentes manières de marquer un panier au basket. Chacun de vanter la gentillesse et l'étonnante attention aux autres de ce cousin qui concocte comme personne la mousse au chocolat. Certains soirs nous faisons, comme quand Joseph était même, une balade. Je blague, ma main frôlant ses cheveux fixés avec du gel. — Joseph voudrait savoir pourquoi je n'arrive pas à finir mon livre sur Baudelaire.

L'orage vu du grenier

Le gris découpe le détail du ciel. Une odeur de terre sèche se mêle à celle du tabac froid. L'air soulève les pages d'un livre ouvert à côté du cendrier. On entend de grosses gouttes creuser le sol. Sur les ardoises des granges, les grêlons jouent du jazz. Par la fenêtre brouillée roule la mauvaise lueur des éclairs. Le muret fait le gros dos sous les grondements du ciel. Les vaches

broutent la pluie qui redouble. Le grenier grince comme accordéon qu'un musicien ivre laisserait tomber. La java de l'averse fait entrevoir les couleurs sentimentales qui bougent mélancoliquement dans le cerveau. Maintenant le vert des prés et des arbres se refait une fraîcheur. La vitre cadre cette lumière retrouvée. Le champ redevient jaune et brun. Le vert de l'horizon s'éclaircit jusqu'au bleu. Les ombres retrouvent leur éclat. Les hirondelles vont du nuage au peuplier. Le vent éponge — entre ciel et terre. De nouveau l'embrasement donne sur l'or des choses ordinaires. Les vaches regardent la création avec reconnaissance. — Ta fille tape du pied dans des flaques de soleil.

Avec l'herbe et le goudron

Tu t'es bien sûr disputé avec tout le monde — ce besoin, comme dans ton adolescence hargneuse, de mordre, de déchirer — après avoir vu au cinéma de Tulle *Ma Saison préférée*. Ce n'est pas d'hier que les films d'André Téchiné te bouleversent. Longtemps tu avais nourri tes rêveries avec la trouvaille de ce titre : *Souvenir d'en France*. Ah ! ce mélange, dans la langue, du pays natal et du temps perdu. *Rendez-vous*, *Les Innocents* t'avaient déjà laissé béant. Le générique fini, l'on fixe encore l'écran grisâtre en écoutant le sang battre contre les tempes. Tu regagnes la sortie comme un ahuri. Tu gardes un silence religieux. A ta paupière, ce sel cuisant. Et voilà qu'ils boudent leur plaisir, les autres. Ils rechignent devant cette histoire invraisemblable. Pas question d'entendre leur raison. Je place mes insultes. Comme un boxeur ses uppercuts. Je plante là ces amputés de l'émotion. Désireux de courir, à contre-nuit, sur la route mal goudronnée. Je respire en courant. Sentir l'air noir s'engouffrer dans ma poitrine. Les étoiles grésillent dans la poêle à frire du ciel. Plus rien qu'un souffle hirsute dans l'obscurité. Je partage ma rage avec l'herbe et le goudron. Les bras en croix ; couché de tout mon long sur la route ; lové dans l'ombre chaude. Le bruit inhumain du fossé continue ma pensée. — Ma tête est taillée dans le bois de cet arbre.

Du feu dans le cantou

L'automne a collé son museau froid contre notre carreau. L'été se dilue dans le gris. La douce pluie qui ferme l'horizon est paisible. Le béton de la terre redevient glaise. Nos pieds font de nouveau ce bruit spongieux. Fin août — le tournant de la saison. L'école reprendra les gosses. *Papimamou* trouveront la grande maison trop grande. Le téléphone fera semblant de relier la famille éparpillée. Frissons du corps navré. On reprend du café en regardant

ce matin tomber la pluie. Les vacanciers surnuméraires s'entretiennent plus longtemps. Les enfants réapprennent à jouer entre quatre murs. Cette buée dans nos yeux fait penser qu'on ne sait pas bien comment vieillissent les choses. Me hante la mémoire d'un poème informulé qui dirait que la mort est hospitalière. — Tout à l'heure Pierre fera du feu dans le cantou.

La prose en prière

Stupidement, son infarctus nous a surpris. Chacun avait fini, ces derniers temps, par s'habituer aux vertiges, aux siestes de *papi*. La fatigue qui le faisait chanceler — il avait encore maigri cet été — devenait familière. Retiré dans le silence minéral de sa ferme, Pierre était soucieux de ne pas nous encombrer. Trop pudique pour confesser son épuisement. Il avait gardé pour lui cette douleur qui, depuis huit jours, habitait sa poitrine. Disciple de saint Thomas, le vieux philosophe continuait à méditer cette somme sur Hegel et son « cher Suarez ».

Un malaise l'a saisi, mercredi, comme il montait l'escalier de bois. Comment s'est-il traîné jusqu'à la chambre la plus proche ? Claude l'a retrouvé, prostré, défait, sur une couverture écrue. Le médecin, le Samu, les urgences de l'hôpital de Tulle. La voix faussement calme de Claude donne chaque soir des nouvelles. Je n'ai rien su faire, dans ce silence qui suivit le premier coup de fil — sinon prendre furtivement ma femme entre mes bras ; sa tête sous mon cou, mes yeux sur ses cheveux. Nous avons quitté mon beau-père la semaine dernière, devant la gare de Brive, comme à chaque fin de vacances. Ressentir encore, en écrivant ces lignes, le contact d'une paume rendue rêche par l'eczéma me tient lieu de prière. — Entre nos proches et la mort, il n'y a qu'un peu de prose.